

C'est là le lien qui les unit aux Français. On s'est efforcé vainement de le rompre, soit par des pièges qu'on a tendus à leur simplicité, soit par des voies de fait qui ne peuvent manquer d'irriter une Nation infiniment jalouse de ses droits et de sa liberté. Ces commencemens de mésintelligence ne laissent pas de m'allarmer et de me faire craindre la dispersion du troupeau que la Providence a confié à mes soins depuis tant d'années, et pour lequel je sacrifierais volontiers ce qui me reste de vie. Voici les divers artifices auxquels on a recours pour les détacher de notre alliance.

Le Gouverneur général de la nouvelle Angleterre envoya, il y a quelques années, au bas de la rivière, le plus habile des Ministres de Boston, afin d'y tenir une Ecole, d'y instruire les enfans des Sauvages, et de les entretenir aux frais du Gouvernement. Comme la pension du Ministre devait croître à proportion du nombre de ses écoliers, il n'oublia rien pour se les attirer; il les allait chercher; il les caressait; il leur faisait de petits présens; il les pressait de venir le voir; enfin, il se donna bien des mouvemens inutiles pendant deux mois, sans pouvoir gagner un seul enfant. Le mépris qu'on fit de ses caresses et de ses invitations ne le rebuta point. Il s'adressa aux Sauvages mêmes; il leur fit diverses questions touchant leur créance; et sur les réponses qui lui étaient faites, il tournait en risée les Sacrements, le Purgatoire, l'invocation des Saints, le chapelet, les croix et les images, le luminaire de nos Eglises, et toutes les pratiques de piété si saintement observées dans la Religion catholique.

Je crus devoir m'opposer à ces premières semences